# L'ARGUMENT DAVIDSONIEN : UN CRITÈRE DE DISTINCTION ENTRE LES PRÉDICATS « STAGE LEVEL » ET LES PRÉDICATS « INDIVIDUAL LEVEL » ?[1]

Anne CARLIER*

Une des questions importantes auxquelles s'est consacrée la sémantique référentielle consiste à définir les prédicats qui engendrent une lecture existentielle de leur sujet indéfini. Nous présenterons d'abord la distinction entre prédicats épisodiques et prédicats d'individus élaborée par Carlson (1978) dans cette perspective (§ 1). Ensuite sera examinée la nouvelle définition de cette distinction par Kratzer (1995) au moyen de l'argument davidsonien, lequel introduit de façon symétrique la localisation spatiale et la localisation temporelle (§ 2). Nous soutiendrons l'hypothèse que le rôle respectif de la localisation spatiale et de la localisation temporelle dans l'ancrage référentiel peut être précisé si l'on admet l'existence de deux types d'énoncés à prédication épisodique allant de pair avec une lecture existentielle de leur sujet indéfini, ceux qui posent directement l'existence d'une entité référentielle et ceux qui mettent au centre un événement (§ 3).

## 1. La distinction entre prédicats épisodiques *versus* prédicats d'individus selon Carlson (1978)

### 1.1. Hypothèse

Afin de rendre compte de l'impact du contexte prédicatif sur l'interprétation des SN indéfinis, Carlson (1978) établit la distinction entre les « individual level predicates », qui se rapportent à l'individu en tant que tel, et les « stage level predicates », qui concernent des tranches spatio-temporellement délimitées de l'individu : les prédicats épisodiques comme dans [1] engendreraient une lecture existentielle de leur sujet indéfini, alors

* Université de Valenciennes, EA 2446
Anne.Carlier@univ-valenciennes.fr

que les prédicats de niveau individuel n'auraient pas cet effet et feraient ainsi apparaître diverses lectures non existentielles du sujet indéfini, dont la lecture générique[2] [2] :

[1] Un enfant *était en train de pleurer.*
[2] Un enfant *est émotif*.

Une distinction similaire mais non identique a été développée durant la même période dans la tradition française par Kleiber (1981) : celui-ci utilise les termes de « prédicats spécifiants » pour ceux qui entraînent une lecture existentielle de leur sujet indéfini et de « prédicats non spécifiants » pour ceux qui provoquent une lecture non existentielle de leur sujet indéfini. Dans le cadre de la présente étude, c'est la distinction telle qu'elle a été formulée par Carlson qui nous servira de point de départ.

## 1.2. Problèmes

De nombreuses études ont mis en évidence que la corrélation entre prédicat épisodique et lecture existentielle du sujet indéfini, telle qu'elle avait été formulée par Carlson, n'est pas strictement observée.

– En premier lieu, comme l'ont noté Kleiber (1985) et Dobrovie-Sorin (1997), un sous-groupe des prédicats épisodiques, à savoir les états transitoires comme *être fatigué* ou *être ivre*, ne sont pas à même de provoquer une lecture existentielle de leur sujet indéfini, ainsi que l'illustre l'exemple [3] :

[3] ?Un enfant *était fatigué*.

– En second lieu, tous les prédicats épisodiques peuvent sous certaines conditions précises aller de pair avec diverses lectures non existentielles du sujet indéfini (*cf.* note 2) : la lecture référentielle au sens de Fodor & Sag (1982) [4], la lecture partitive [5] et la lecture générique [6] :

[4] Un cousin *est venu*.
[5] (En ouvrant mon panier) Une tomate *a été écrasée*.
[6] Une étoile *se forme par contraction d'un nuage d'hydrogène*.

Quant à l'exemple [6], Carlson prévoit qu'un prédicat épisodique peut être promu au rang de prédicat d'individu par le biais de l'itération et qu'il peut ainsi être compatible avec une lecture générique, ainsi que l'atteste l'exemple [8] :

[7] Minou *attrape des souris*.
[8] Un chat *attrape des souris*.

Or ce mécanisme ne peut pas être invoqué pour rendre compte de la lecture générique du sujet indéfini dans [6], car *se former par contraction d'un nuage d'hydrogène* est un événement unique dans la vie de chaque étoile. Le prédicat épisodique *se former par contraction d'un nuage d'hydrogène* n'est donc pas d'abord promu par itération au niveau de prédicat d'individu, ce qui lui permettrait ensuite d'être compatible avec la lecture générique du sujet indéfini. Que le sujet indéfini dans [6] présente bel et bien une lecture générique reste donc sans explication dans le cadre de la théorie de Carlson (1978).

## 2. L'argument davidsonien en tant que critère de distinction entre prédicats épisodiques et prédicats d'individus (Kratzer 1995)

### 2.1. Hypothèse

En réponse aux deux problèmes soulevés ci-dessus, la distinction entre prédicats de niveau individuel et prédicats épisodiques a été redéfinie par Kratzer (1995) comme une différence quant à la structure argumentale : dans la lignée de Davidson (1969), Kratzer admet que les prédicats épisodiques ont, par rapport aux prédicats de niveau individuel, un argument supplémentaire, dit davidsonien. Kratzer (1995 : 126) reste assez vague sur la nature de cet argument davidsonien, en disant qu'il peut s'agir simplement d'un argument de localisation spatio-temporelle[3].

A l'appui de l'existence de cet argument davidsonien, Kratzer invoque notamment, à la suite de Davidson, la possibilité de la modification adverbiale. Elle note qu'il est possible d'utiliser auprès d'un verbe comme *danser* un complément temporel [9a] ou un complément de lieu [9b], parce que l'on a affaire à un prédicat épisodique pourvu d'un argument davidsonien sur lequel porte la modification adverbiale. Une telle modification adverbiale serait impossible en combinaison avec *être une danseuse* dans les exemples [9c] et [9d] parce qu'il s'agit d'un prédicat de niveau individuel, qui serait dépourvu d'argument davidsonien :

[9] a. Manon *danse* ***ce matin***.
**danser (Manon, l) & ce matin (l)**
b. Manon *danse* ***sur la pelouse***.
**danser (Manon, l) & sur-la-pelouse (l)**
c. *Manon *est une danseuse* ***ce matin***
d. *Manon *est une danseuse* ***sur la pelouse***.
**danseuse (Manon)**

Kratzer conçoit cet argument davidsonien comme une variable. Ceci lui permet d'expliquer la différence d'acceptabilité entre [10a] et [10b] :

[10] a. Quand Marie *parle* le français, elle le *parle* toujours bien.
**TOUJOURS [parler (Marie, le français, l)] [parler-bien (Marie, le français, l)]**
b. *Quand Marie *connaît* le français, elle le *connaît* toujours bien.
***TOUJOURS [connaître (Marie, le français)] [connaître-bien (Marie, le français)]**

Pour qu'un adverbe quantifiant comme *toujours* puisse être utilisé pertinemment, il faut qu'il y ait une variable à lier. Le prédicat épisodique, pourvu d'un argument davidsonien, offrirait une telle variable et se distinguerait ainsi du prédicat d'individu.

De Carlson à Kratzer, le statut de la localisation spatio-temporelle a changé. Chez Carlson, l'ancrage spatio-temporel du prédicat est directement responsable de la lecture existentielle du prédicat : un prédicat pourvu d'une localisation spatio-temporelle entraîne une lecture existentielle du sujet indéfini, alors qu'un prédicat non ancré spatio-temporellement va de pair avec une lecture non existentielle du sujet indéfini. Chez Kratzer, le rôle de l'argument de la localisation spatio-temporelle est plus indirect. L'analyse de Kratzer est basée sur les trois hypothèses suivantes :

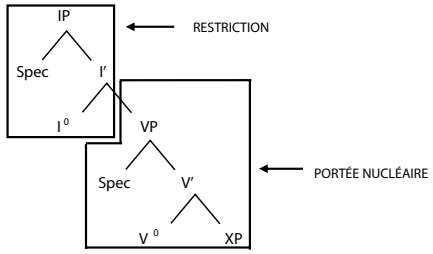
a) Elle accepte, en suivant Lewis (1975), Kamp (1981) et Heim (1982), la structure quantifiante tripartite suivante :

| | | | |
|---|---|---|---|
| **QUANTIFICATEUR** | **(φ,** | | **ψ)** |
| | **RESTRICTION** | | **PORTÉE NUCLÉAIRE** |

D'après cette hypothèse, qui conçoit les indéfinis comme des variables, tous les indéfinis qui se trouvent dans la restriction sont liés par le quantificateur, alors que les indéfinis qui sont introduits dans la portée nucléaire sont liés par un quantificateur existentiel non sélectif. Le quantificateur existentiel est dit non sélectif parce qu'il ne se rapporte pas à une seule variable, mais à toutes les variables restées libres. Cette opération de liage par le quantificateur existentiel est appelée *clôture existentielle*.

b) Elle admet, avec Diesing (1992), que la portée nucléaire coïncide avec le groupe verbal :

*Figure 1*



c) Elle accorde à l'argument davidsonien le statut d'argument du verbe. Il s'agirait plus particulièrement de l'argument externe, généré en dehors du groupe verbal[4]. La structure argumentale des prédicats des exemples [1] et [2] donne dans sa perspective lieu aux représentations [1'] et [2'], où l'argument externe est souligné *:*

[1] Un enfant *était en train de pleurer*.
[2] Un enfant *est émotif*.

[1'] *Pleurer* **<localisation, agent>**

[2'] *Etre émotif* **<thème>**

Sur la base de ces trois hypothèses, Kratzer (1995) explique les interprétations des exemples [1] et [2] de la manière suivante :

– Dans le cas d'un prédicat d'individu comme *être émotif*, le sujet *un enfant* est considéré comme argument externe. Il apparaîtra donc dans la restriction et sera lié par le quantificateur générique.
– Dans le cas du prédicat épisodique *être en train de pleurer*, la présence de l'argument davidsonien en position d'argument externe a pour conséquence que le sujet sera nécessairement généré comme argument interne au groupe verbal : il peut donc recevoir une interprétation existentielle.

| QUANTIFICATEUR | RESTRICTION | PORTÉE NUCLÉAIRE |
|---|---|---|
| $Gen_x$ | [enfant ($x$)] | [émotif ($x$)] |
| | [avant-maintenant (l)] & | $\exists_x$[enfant ($x$) & pleurer ($x$)] |

## 2.2. Problèmes

Quoique le rôle de la localisation spatio-temporelle soit plus indirect chez Kratzer, il reste que son hypothèse se heurte en partie aux mêmes difficultés que l'hypothèse de Carlson. La sous-classe des prédicats épisodiques problématiques pour l'approche carlsonienne, à savoir les états transitoires comme *être fatigué* et *être ivre*, constitue également une pierre d'achoppement pour l'approche de Kratzer. En effet, comme l'ont observé Dobrovie-Sorin (1997) et Maienborn (2004), ces prédicats se combinent difficilement avec un complément de lieu[5]. Ils s'accommodent par contre parfaitement d'un complément temporel :

[11] a. *Marie *était fatiguée* ***dans le jardin***.
b. Marie *était fatiguée* ***durant ses examens***.
[12] a. *Paul *était ivre* ***sous le réverbère***.
b. Paul *était ivre* ***hier soir***.

Cette dissymétrie est étonnante si l'on admet l'existence d'un argument davidsonien amalgamant la localisation spatiale et la localisation temporelle. L'espace et le temps ont-ils vraiment le même statut ?

Un deuxième problème que soulève l'hypothèse de Kratzer a trait au fait qu'à l'argument davidsonien est accordé le statut d'argument externe, généré en dehors du prédicat verbal :

| | |
|---|---|
| *Pleurer* | **<localisation, agent>** |
| *Être émotif* | **<thème>** |

Il conviendrait de préciser comment cette hypothèse doit être articulée avec la théorie de la structure argumentale. Etant donné qu'un prédicat verbal épisodique présente selon Kratzer en position d'argument externe l'argument davidsonien et étant donné qu'un seul argument au maximum peut avoir le statut d'argument externe, le sujet du prédicat épisodique devra avoir nécessairement le statut d'argument interne. Comme le signale Fernald (2000 : 44), il résulte de la perspective adoptée par Kratzer que tout prédicat verbal épisodique doit être analysé comme nécessairement « inaccusatif », non seulement ceux qui sont dans la théorie de la structure argumentale reconnus comme inaccusatifs (*venir*, *sortir*, …), mais aussi ceux qui sont au contraire identifiés comme inergatifs (*pleurer*, *danser*, …), ainsi que les verbes transitifs agentifs *(frapper, …)*. Inversement, dans le cas de prédicats individuels tels que *être blond* ou *être émotif*, incompatibles avec une lecture existentielle de leur sujet, l'hypothèse de Kratzer conduit, contrairement à la théorie de la structure argumentale (cf. e. a. la typologie de Perlmutter et Postal, 1984 : 98), à considérer ce sujet comme argument externe. La théorie de la structure argumentale en général et la distinction entre argument externe et argument interne en particulier se sont révélées avoir un grand pouvoir explicatif, tant du point de vue de la syntaxe que par ses corrélations avec la typologie aspectuelle (voir sur ce point notamment Grimshaw, 1990 ; Tenny, 1994 ; Levin & Rappaport, 1995). Quels que puissent être les avantages de l'hypothèse de l'argument davidsonien pour la distinction entre prédicats épisodiques et prédicats d'individus, il faudrait évaluer les conséquences de l'implémentation de l'argument davidsonien dans la structure argumentale par rapport à ces acquis de la théorie de la structure argumentale.

Par ailleurs, l'argument davidsonien, tout en étant un argument du verbe, a un statut quelque peu mystérieux : à la différence des autres arguments, il doit toujours rester implicite. Les compléments de localisation spatiale et temporelle ne peuvent jamais être considérés comme des instanciations de l'argument davidsonien, mais ont selon Kratzer (1995 : 136) le statut d'adjoint[6]. Dans un exemple comme [9a], le complément temporel

répond en effet aux tests habituellement utilisés pour identifier les adjoints, à savoir la suppression et le déplacement. Il en va de même du complément de localisation spatiale dans l'exemple [9b] :

[9] a. Marie danse ***ce matin***.
a'. Marie danse.
a". ***Ce matin***, Marie danse.
[9] b. Marie danse ***sur la pelouse***.
b'. Marie danse.
b". ***Sur la pelouse***, Marie danse.

Dans [13] et [14], le complément de localisation spatiale ne peut en revanche, pas librement être supprimé ou déplacé, ce qui soulève la question de son statut syntaxique, adjoint ou argument :

[13] a. Des linguistes mangent ***dans la cantine***.
b. ?Des linguistes mangent.
[14] a. Du sang sauta ***sur sa barbe blanche***. (H. Pourrat, *Les Vaillances*)
b. *Du sang sauta.
c. ****Sur sa barbe blanche***, du sang sauta.
d. *Du sang sauta vigoureusement.

L'examen critique de l'hypothèse de l'argument davidsonien, telle qu'elle a été formulée par Kratzer, nous confronte donc à la question du rôle respectif du temps et de l'espace par rapport à la définition des prédicats épisodiques. Peut-on maintenir avec Kratzer que temps et espace interviennent symétriquement ? Serait-ce le temps seul qui est fondamental, comme cela a été défendu par Danon-Boileau (1989) ? Ou est-ce, au contraire, l'espace qui est crucial, comme le soutient Dobrovie-Sorin (1997)[7] ? Dans le prolongement du rôle de la localisation spatiale par rapport à la définition des prédicats épisodiques se pose la question du statut des compléments locatifs.

Le statut du complément de la localisation spatiale n'étant pas identique pour toutes les prédications épisodiques, il nous semble que l'analyse gagne en clarté si l'on admet l'existence de deux classes de prédicats épisodiques, telle qu'elle a été proposée dans la littérature consacrée à la distinction entre énoncés thétiques et énoncés catégoriques.

## 3. La prédication épisodique et le caractère thétique de l'énoncé

En reprenant la distinction entre thétique et catégorique aux deux philosophes Brentano et Marty, Kuroda (1973) a soutenu l'hypothèse que la lecture existentielle des SN indéfinis en position de sujet est caractéristique des énoncés qui ne supposent pas une division en thème et en rhème ou, en d'autres mots, des énoncés thétiques (*cf.* également Ladusaw, 1994 ;

Dobrovie-Sorin, 1997 ; McNally, 1998). Cette hypothèse nous amène à rapprocher la théticité de la problématique de la prédication épisodique abordée dans la présente étude.

Comme l'a fait remarquer Sasse (1987 : 526), il est possible de distinguer, à l'intérieur de la classe des énoncés thétiques, deux types : les deux types posent l'existence de quelque chose, mais le premier type d'énoncé thétique est centré autour d'une entité référentielle, il sert à poser l'existence d'un référent discursif (§ 3.1), alors que le deuxième type met au centre un événement (§ 3.2). Nous montrerons que le rôle que revêt la localisation spatiale n'est pas identique pour ces deux types d'énoncés thétiques[8].

## 3.1. Les énoncés thétiques centrés autour d'une entité, dits « existentiels »

Il est bien connu que l'expression de l'existence dérive dans beaucoup de langues de l'expression de la localisation spatiale. Cette relation est basée sur le fait qu'affirmer qu'une entité **est** dans un certain lieu revient à affirmer que cette entité existe. Il n'est donc guère étonnant que, dans beaucoup de langues, la phrase existentielle de base contienne un adverbe de localisation spatio-temporelle, comme l'adverbe *y* dans *il y a* en français, l'adverbe *ci* en italien, l'adverbe *there* en anglais, l'adverbe *er* en néerlandais (Lyons, 1967). Par ailleurs, en allemand, *exister* peut se traduire comme *dasein* (« être là »).

Non seulement l'existence sur le mode statique est exprimée par le biais de la localisation spatiale, mais il en va de même pour l'existence sur le mode dynamique, c'est-à-dire la venue à l'existence. De nombreux verbes marquant un déplacement **vers** un certain lieu comme *arriver*, *entrer*, *venir*, *monter* ou **à partir d'**un certain lieu comme *sortir*, *descendre*, *surgir*, *jaillir* ou des verbes qui précisent la **trajectoire** du mouvement dans l'espace comme *suivre*, *passer*, *circuler* peuvent marquer la venue à l'existence :

[15] a. Un adjudant hirsute ***arriva*** au pas de course pour les avertir. (P. Rambaud, *La bataille*)
b. Or, un malheur ***arriva*** quelques semaines seulement avant la cérémonie. (G. Leroux, *Rouletabille chez le Tsar*)

[16] a. Une pluie fine ***tombait***. (G. Pérec, *La vie : mode d'emploi*)
b. Un silence énorme ***tomba***. (M. Tournier, *Le Médianoche amoureux*)

[17] a. Des gens ***circulaient*** rapidement. (H. Alain-Fournier, *Correspondance*)
b. Des bruits alarmants ***circulent***. (A. Gide, *Journal* 1889-1939)

Ces verbes sont particuliers sur le plan syntaxique : comme l'illustrent les exemples [15c] à [17c], ils entrent très facilement dans la structure thétique par excellence, à savoir la structure impersonnelle. Ils ont, en vertu de cette

propriété, été classés comme inaccusatifs, ce qui veut dire que leur sujet est fondamentalement un objet, ainsi que le visualise la représentation syntaxique en [18a] :

[15] c. Il ***arriva*** une catastrophe. (Ch. Péguy, *L'argent*)
[16] c. Il ***tomba*** un long silence. (L. Delattre, *Carnets d'un médecin de village*)
[17] c. Il ***circulait*** des bruits à leur sujet. (R. Guérin, *L'apprenti*)
[18] a. $[_P \varnothing [_{SV}$ V SN]] VERBE INACCUSATIF
b. $[_P$ SN $[_{SV}$ V]] VERBE INERGATIF

D'autres verbes, n'impliquant pas de localisation spatiale et n'étant pas inaccusatifs, entrent pourtant aussi marginalement dans la structure impersonnelle. Or, leur emploi dans la structure impersonnelle est soumis à une restriction : en combinaison avec ces verbes, la structure impersonnelle n'est possible qu'en présence d'un complément de lieu :

[19] a. Il *dort* un chat ***au coin du feu***.
b. *Il *dort* un chat.
c. Le chat *dort*.
[20] a. Il *joue* des enfants ***dans le jardin***.
b. *Il *joue* des enfants.
c. Les enfants *jouent*.
[21] a. Il *sauta* du sang ***sur sa barbe***.
b. *Il *sauta* du sang.

Quel est le statut syntaxique de ce complément locatif ? Dans la mesure où l'on admet que la structure argumentale des verbes comme *dormir*, *jouer* ou *sauter* est une propriété lexicale de ces verbes et est donc invariante, il est impossible d'analyser le complément locatif dans les exemples [19a] à [21a] comme un argument du verbe, étant donné que les exemples [19c] et [20c] sont acceptables. Il n'en reste pas moins que le complément locatif dans les exemples [19a] à [21a] ne peut être supprimé, ainsi que l'atteste l'inacceptabilité des exemples [19b] à [21b], et qu'on lui a parfois refusé sur cette base le statut d'adjoint.

*A priori*, deux options sont ouvertes :

– On peut admettre que des verbes comme ceux dans les exemples [19] à [21] ont plusieurs structures argumentales possibles, l'une avec complément locatif et l'autre sans complément locatif, solution qui présente le désavantage de dédoubler les structures argumentales pour un grand nombre de verbes.
– On peut admettre que la structure argumentale est sous-déterminée et est partiellement fonction de l'environnement syntaxique. Une telle hypothèse est adoptée par Hoekstra & Mulder (1990) et par Jones (1996).

Ce n'est pas le lieu ici d'exposer une prise de position motivée sur une question syntaxique tellement fondamentale que la frontière entre argument et adjoint et son indépendance ou dépendance par rapport à la construction syntaxique. Il importe pourtant de souligner, dans le cadre de la présente étude, la nécessité sémantico-discursive du complément locatif.

Comme l'ont observé Hoekstra & Mulder (1990), le complément locatif reçoit un accent focal et porte donc l'information essentielle de la phrase. On comprend son importance dans un énoncé qui a pour fonction de poser l'existence d'une entité si l'on admet que localiser une entité dans l'espace revient à dire que cette entité existe. Le verbe, en revanche, étant donné qu'il ne sert qu'à introduire l'entité, sans évoquer un événement, doit être d'un apport sémantique réduit. Si le verbe est trop riche du point de vue lexical, deux voies se présentent néanmoins pour satisfaire à cette contrainte :

– soit le verbe présente une redondance sémantique par rapport au sujet en prédiquant à son propos une activité ou procès habituel (Firbas, 1966 ; Bolinger, 1977 ; Allerton & Cruttenden, 1979 ; Levin & Rappaport, 1995) ou une activité ou procès prévisible à partir du contexte pragmatique (Sasse, 1987) :

  [22] Il ***aboie*** *un chien* au loin.
  [23] Il ***claque*** *des portes* dans cette maison.

– soit le verbe présente une redondance sémantique par rapport au complément locatif, en évoquant l'activité ou procès qui se déroule d'habitude dans le lieu évoqué (Jones, 1996 : 126) :

  [24] a. Il ***nage*** des enfants *dans la piscine*.
  b. ??Il ***dort / mange*** des enfants *dans la piscine*.

Inversement, le fait d'alourdir le verbe sémantiquement au moyen d'un adverbe de manière diminue très nettement l'acceptabilité de la phrase (Jones, 1996 : 126) :

  [19] a. Il ***dort*** un chat au coin du feu.
  d. ?Il ***dort*** *profondément* un chat au coin du feu.
  [20] a. Il ***joue*** des enfants dans le jardin.
  d. ?Il ***joue*** *sauvagement* des enfants dans le jardin.

L'information cruciale qu'apportent des énoncés comme [19a] et [20a] est donc la localisation dans l'espace, car cette localisation dans l'espace revient à une position d'existence de l'entité référentielle qui correspond au sujet et elle justifie ainsi la construction impersonnelle. Aussi leur sens peut-il être glosé comme « il y a au coin du feu un chat et il dort » et « il y a dans le jardin des enfants et ils jouent ».

La contrainte sémantico-discursive d'avoir un complément de localisation spatiale exprimé ne concerne pas uniquement les structures impersonnelles comme [19a] à [21a], mais se manifeste également dans les exemples [25a] et [26a], étant également des énoncés thétiques centrés autour d'une entité. La présence d'un complément de localisation temporelle, en revanche, n'est pas à même d'engendrer la position d'existence de l'entité référentielle, ainsi que l'illustre l'exemple [25b] :

[25] a. Des enfants marchaient ***sur la digue***.
b. ?Des enfants marchaient ***cet après-midi***.
c. ?Des enfants marchaient ***rapidement***.
[26] a. Des larmes coulaient ***de ses yeux / le long de ses joues / sur son visage.***
b. ?Des larmes coulaient ***lentement***.

S'il est vrai que la simple localisation dans l'espace d'une entité référentielle en un lieu précis engendre l'existence de ce référent, on devrait s'attendre à ce que « *être* + complément spatial » puisse également, en présence d'un sujet indéfini, tenir le rôle de prédicat d'existence. Cette prédiction s'avère effectivement correcte, ainsi que le montrent les exemples attestés [27] à [29][9] :

[27] Des lettres, des journaux *étaient* ***sur la table***. (J. Michelet, *Journal* 1828-48)
[28] Pendant la route, le cocher croit que des polissons *sont* ***derrière sa voiture*** et pour les chasser il leur applique des coups de fouet. (Balzac, *Correspondance*)
[29] C'est une mère ravie à ses enfants dispersés, qui leur tend de l'autre vie ces bras qui les ont bercés ; des baisers *sont* ***sur sa bouche***. (Lamartine, *Harmonies poétiques et religieuses*)

Il n'existe par contre pas de prédicat du type « *être* + complément temporel » qui puisse engendrer l'existence du référent.

Les faits analysés jusqu'ici nous permettent de dégager trois propriétés des énoncés thétiques centrés autour d'une entité.

1) La localisation spatiale tient un rôle crucial dans des énoncés thétiques centrés autour d'une entité, dans la mesure où elle engendre la position d'existence de l'entité référentielle. Le fait de localiser dans le temps, par contre, ne suffit pas pour déclencher une opération de position d'existence. L'importance de la localisation spatiale ne se reflète pas uniquement dans la fréquence des verbes évoquant une localisation, un mouvement ou une disposition dans l'espace (*cf.* [15] à [17]), mais permet aussi de rendre compte du statut particulier du complément de localisation spatiale dans les exemples [19] à [21] et [25] à [26]. Il reste

que certains prédicats comme par exemple *naître* marquent directement l'existence ou la venue à l'existence, sans passer par la localisation spatiale.

2) Les énoncés thétiques centrés autour d'une entité s'accommodent de prédicats statifs. Outre les prédicats « *être* + complément locatif », illustrés par les exemples [27] à [29], on signalera les états résultants faisant intervenir *être* suivi d'un participe passé :

[30] Un peuplier *était abattu* ***sur le bord du chemin***, elle s'assit. (Daniel-Rops, *Mort, où est ta victoire ?*)
[31] Une automobile *était arrêtée* ***sur le seuil***. (M. Yourcenar, *La nouvelle Eurycide*)
[32] Des pêcheurs *sont installés* ***sur les bords du canal***. (E. Dabit, *L'hôtel du Nord*)
[33] Une chaise *était renversée* ***dans un coin***. (R. Martin du Gard, *Les Thibault*)
[34] Une chaudière *est placée* ***dans l'angle du fond***, à proximité des cuviers de savonnage et de rinçage. (*Larousse ménager illustré*)
[35] Un homme *est enfermé* ***dans cette citadelle***. (P. Reverdy, *La peau de l'homme*)
[36] Un yacht *est abandonné* ***sur la Seine***. (R. Crevel, *Mon corps et moi*)
[37] Devant cette peinture célèbre, un artiste *était juché* ***sur son tabouret***. (A. France, *La vie en fleur*)
[38] Des soldats *étaient blottis* ***sous les voitures***, comme des pauvres sous un porche. (R. Dorgelès, *Les croix de bois*)

Il convient enfin de signaler les prédicats du type « *être* + adjectif ». La littérature anglo-saxonne mentionne *être disponible*, qui ne veut rien dire d'autre que « être là ». On repère, avec un sens comparable, *être présent* (*cf.* Dobrovie-Sorin, 1998) et *être prêt* dans les exemples [41] à [43] :

[39] Une chambre ***est disponible*** dans la maison que j'habite. (J. Green, *Moïra*)
[40] Du sang ***est disponible***.
[41] Les deux époux qui voulaient se séparer, paraissaient pour la dernière fois devant le foyer commun ; un prêtre et des témoins ***étaient présents***. (N.-D. Fustel de Coulanges, *La cité antique*)
[42] Des semis ***étaient prêts :*** corbeilles d'argent pour les bordures, pâquerettes et primevères. (R. Sabatier, *Les noisettes sauvages*)
[43] Dans la marmite odorante cuisaient les pommes de terre, les poireaux, les carottes, les navets, le chou de la potée. Des côtelettes, du filet ***étaient prêts*** pour le gril et des terrines de pâté attendaient le couteau. (R. Sabatier, *Les noisettes sauvages*)

Dobrovie-Sorin (1998) et Tasmowski (1998) relèvent par ailleurs les prédicats de perception sensorielle, illustrés par les exemples [44] et [45] :

[44] Des ratés d'allumage et des toussotements ***sont perceptibles***. (Ch. Chapelain, *Cours de technique automobile*)

[45] Des simulacres ***sont visibles*** sous les arbres, et des spectres sont là, signe d'un vaste ennui. (V. Hugo, *La légende des siècles*)

On signalera, enfin, les prédicats statifs marquant une disposition dans l'espace :

[46] Des tulipes ***étaient éparses*** sur la table. (Ch. Du Bos, *Journal*)

3) Les énoncés thétiques dont il est question ici étant centrés autour d'une entité référentielle précise dont l'existence est posée, il convient de poser la question de savoir si la procédure de clôture existentielle, supposant un opérateur existentiel non sélectif, représente fidèlement leur sens. Il y a en effet opération de position d'existence, laquelle est souvent marquée par le biais d'une localisation en un lieu précis, mais celle-ci ne se présente pas comme non sélective.

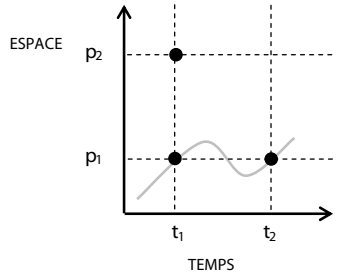
Le rôle crucial de la localisation spatiale dans les énoncés thétiques centrés autour d'une entité est dû au fait qu'affirmer qu'une entité **est** en un certain lieu revient à affirmer que cette entité existe. On peut tenter d'approfondir l'analyse en se demandant pourquoi il en est ainsi.

Il est possible de proposer une explication si l'on admet le principe, à la base notamment de la linguistique cognitive, que la conceptualisation du monde environnant que véhicule la langue est ancrée dans notre expérience de ce monde environnant (Lakoff, 1987 ; Langacker, 1999). A partir de ce principe, on peut inférer que les paramètres spatio-temporels que nous utilisons pour construire une entité référentielle dans un énoncé thétique qui est centré autour de cette entité sont déterminés par les paramètres spatio-temporels que nous attribuons à cette entité dans notre expérience quotidienne.

Il a été observé notamment par Zemach (1979)[10] que dans notre façon d'interagir avec des entités comme une chaise ou un chien, c'est-à-dire celles qui sont dénotées par des noms comptables concrets, nous concevons ces entités comme caractérisées par une **continuité dans la dimension temporelle**[11] : si j'observe un chien en tel lieu précis $p_1$ à deux moments distincts $t_1$ et $t_2$, rien ne m'empêche de considérer qu'il s'agit du même chien. Une différence de localisation temporelle n'est donc pas suffisante pour établir qu'il s'agit de deux entités distinctes. Par ailleurs, les entités dénotées par des noms comptables concrets comme *chaise* ou *chien* sont conçues comme **circonscrites dans la dimension spatiale** : si j'observe à

tel moment précis $t_1$ un chien à tel endroit $p_1$ et à tel endroit $p_2$ distinct et disjoint de $p_1$, il est impossible de considérer qu'il s'agit du même chien. Il s'agit nécessairement de chiens différents[12] :

*Figure 2*




On peut donc conclure, à la suite de Zemach (1979 : 67), que par rapport à des entités comme celles désignées par un chien, l'espace a une fonction individuante que le temps n'a pas. Il en résulte que la position d'existence d'une telle entité référentielle peut se faire par le biais d'une localisation dans l'espace.

Cette propriété d'être circonscrit dans l'espace et continu dans le temps ne caractérise pas toutes les entités pouvant être désignées par un nom. Les données analysées par Van de Velde (1996) et Theissen (1997) font apparaître que la construction d'un référent à partir d'un nom de matière fait également intervenir crucialement la localisation spatiale[13] :

[47] *De l'eau* a coulé ***sous les ponts***. (Van de Velde, 1996 : 21)
[47'] ?*De l'eau* a coulé ***abondamment***.

D'autres noms, toutefois, construisent des entités n'étant pas circonscrites dans le temps ni dans l'espace (*beauté*) ou des entités circonscrites uniquement dans la dimension temporelle (*crise pétrolière*). On se reportera à Van de Velde (1996) et Flaux & Van de Velde (2000) pour une typologie nominale prenant en compte les paramètres du temps et de l'espace.

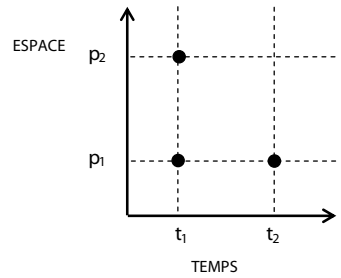
Les énoncés thétiques centrés autour d'une entité référentielle ont été caractérisés à partir de trois paramètres : le poids respectif de la localisation spatiale et de la localisation temporelle, la possibilité d'utiliser une prédication stative et le caractère sélectif ou non sélectif de l'opération de position d'existence. Nous examinerons à présent comment on peut caractériser les énoncés thétiques centrés autour d'un événement en fonction de ces trois paramètres.

## 3.2. Les énoncés thétiques centrés autour d'un événement, dits « événementiels »

1) Contrairement aux énoncés thétiques centrés autour d'une entité référentielle, les énoncés thétiques centrés autour d'un événement ne sont pas caractérisés par un rôle prépondérant de la localisation spatiale. Un événement étant conçu comme circonscrit dans le temps et dans l'espace, **tant la localisation temporelle que la localisation spatiale sont cruciales dans son individuation**, ainsi que l'illustre l'exemple [48] interprété par rapport à la figure 3 :

[48] Une voiture renversa un piéton.

*Figure 3*




si un accident se produit à tel moment $t_1$ en deux lieux distincts et disjoints $p_1$ et $p_2$, il s'agit de deux événements différents ; de même, si un accident se produit à tel endroit $p_1$ à des moments distincts et disjoints $t_1$ et $t_2$, il est question de deux événements différents[14].

Cette localisation dans le temps et dans l'espace de l'événement peut être explicitée par un complément de temps et/ou par un complément spatial :

[48] a. Une voiture renversa un piéton.
b. Une voiture renversa un piéton ***vers minuit sur la place Schumann***.
c. ***Vers minuit, sur la place Schumann***, une voiture renversa un piéton.

Or, à la différence du complément locatif dans le cas de l'énoncé thétique existentiel, ces compléments sont toujours facultatifs. Se pose dès lors la question de savoir ce qui assure la localisation dans le cas des énoncés thétiques événementiels. Cette question nous amène à étudier les propriétés aspectuelles des énoncés thétiques événementiels.

2) Du point de vue de l'aspect, les énoncés thétiques événementiels refusent les prédicats statifs. Cette contrainte aspectuelle peut être élucidée

si l'on admet que dans le cas de l'énoncé thétique événementiel, la localisation est réalisée par le biais de l'aspect[15]. En effet, les procès et les états se distinguent du point de vue de leur structure interne, ainsi qu'il peut être illustré à partir de l'exemple [49] :

[49] a. *Rougir :* Pierre *rougit* de honte.
Dans les bois, les érables rustiques et les merisiers *rougissent*. (N. de Buron, *Chéri, tu m'écoutes ?*)
b. *Être rouge :* Cette porte *est rouge*.

– Un procès comme *rougir* étant associé à une progression, à une évolution, les différents instants qui composent le laps de temps occupé par le procès ne sont pas librement interchangeables. Le procès est ainsi caractérisé par une structuration temporelle interne, qui, afin d'être actualisée, nécessite d'être inscrite sur l'axe du temps. Il en résulte que le simple fait d'utiliser un verbe processif comme centre d'une phrase a pour effet d'induire une localisation sur une portion précise de l'axe du temps, quoique le verbe processif en tant que tel ne précise pas de quelle portion de l'axe du temps il s'agit. Or, un événement étant circonscrit non seulement dans la dimension temporelle mais aussi dans la dimension spatiale (*cf. supra*, figure 3), son inscription dans le temps suppose aussi une inscription dans l'espace.
– Dans le cas d'un prédicat statif comme *être rouge*, par contre, qui vaut uniformément pour tout l'intervalle temporel sur lequel il porte, chaque instant de cet intervalle est qualitativement indiscernable de n'importe quel autre instant, de sorte qu'un état ne se prête pas à une structuration temporelle interne en termes d'une relation d'ordre entre ces instants[16]. De ce fait, il n'induit pas par lui-même de localisation sur une portion précise de l'axe du temps. Il en est ainsi non seulement des états permanents comme *être irascible*, mais aussi des états épisodiques comme *être fâché, être malade, être fatigué :* quoique ces verbes suggèrent de par leur sens lexical qu'ils sont valables durant un intervalle limité, ils n'induisent pas par eux-mêmes leur inscription sur un point précis de l'axe du temps. On peut expliquer ainsi le problème que pose l'exemple [3] :

[3] ?Un enfant *est fatigué*.

Un prédicat statif, même épisodique, n'étant pas à même d'induire une localisation sur une portion précise de l'axe du temps, la lecture existentielle du sujet indéfini est bloquée.

3) La notion de clôture existentielle est pertinente dans le cas des énoncés thétiques centrés autour d'un événement. En effet, dans un exemple comme [48] :

[48] Une voiture renversa un piéton.

la localisation de l'événement dans le temps et dans l'espace engendre nécessairement l'existence de tous les référents qui participent à ce procès. Le caractère non sélectif de l'opérateur existentiel est donc ici tout à fait approprié, comme l'a souligné Ladusaw (1994).

## 4. Conclusion

Relativement à l'hypothèse d'une corrélation entre prédication épisodique et lecture existentielle du sujet indéfini, des problèmes non élucidés subsistent dont nous rappelons les suivants :

– La majorité des prédicats épisodiques étant processifs, certains prédicats épisodiques statifs (*être dans le jardin*, *être prêt*, *être visible*, …) permettent néanmoins la lecture existentielle de leur sujet indéfini, alors que d'autres (*être fatigué*, *être ivre*, *être malade*, …) sont incompatibles avec une telle lecture.
– Dans certains énoncés à prédication épisodique (ex. *Du sang sauta sur sa barbe*), la présence d'un complément de localisation spatiale est indispensable. Le complément de localisation temporelle n'a jamais ce caractère obligatoire.

La présente étude a tenté de rendre compte de ces problèmes d'une manière cohérente, en invoquant une distinction entre deux types d'énoncés à prédication épisodique capables d'engendrer une lecture existentielle de leur sujet indéfini : ceux qui sont centrés autour d'une entité référentielle dont ils posent l'existence et ceux qui mettent au centre un événement.

a) Les énoncés qui posent l'existence ou la venue à l'existence d'une entité référentielle ou qui marquent que l'entité référentielle est accessible à la perception s'accommodent d'une prédication stative. Dans la mesure où l'entité référentielle concernée est envisagée comme circonscrite dans l'espace (*cf.* figure 2), la position d'existence de cette entité peut se faire par le biais d'une localisation dans l'espace, sur le mode statique ou sur le mode dynamique. Cette localisation spatiale peut être effectuée soit par le biais du lexique verbal, soit sous la forme d'un complément de localisation spatiale nécessairement présent.
b) Les énoncés qui posent l'existence d'un événement peuvent engendrer indirectement l'existence des référents participant à cet événement, opération qui peut être pertinemment formalisée sous la forme d'un quantificateur existentiel non sélectif. Les événements étant conçus comme circonscrits dans la dimension temporelle et dans la dimension spatiale, les énoncés qui les évoquent ne sont pourtant pas caractérisés

par la présence obligatoire d'un complément de localisation temporelle ou spatiale. Du point de vue linguistique, la localisation de l'événement est réalisée par le biais de l'aspect : le prédicat, nécessairement processif, évoque une situation caractérisée par une structuration temporelle interne, qui, afin d'être actualisée, exige une inscription sur l'axe du temps. Aussi l'utilisation d'un tel prédicat comme centre d'une phrase induit-elle une inscription sur une portion précise de l'axe du temps. Les événements étant conçus comme circonscrits non seulement dans le temps mais aussi dans l'espace (*cf.* figure 3), leur inscription sur l'axe du temps implique nécessairement une localisation dans l'espace.

Nous terminerons cette étude en soulevant un problème de formalisation ayant trait aux prédicats épisodiques *être fatigué*, *être triste*, *être fâché*, à l'origine de la mise en question ici. L'analyse proposée ici permet d'expliquer pourquoi ces prédicats ne sont pas à même d'engendrer une lecture existentielle de leur sujet indéfini, ainsi qu'il apparaît dans l'exemple [3] :

[3] ?Un enfant *était fatigué*.

D'une part, il ne s'agit pas d'un prédicat épisodique de type existentiel ou marquant l'existence en affirmant que l'entité **est** dans l'espace. D'autre part, il ne s'agit pas d'un prédicat épisodique de type événementiel : le prédicat verbal évoque une situation qui, tout en étant conçue comme limitée dans le temps, est dépourvue de structuration temporelle interne, de sorte qu'il n'induit pas la localisation de cette situation sur une portion précise de l'axe du temps.

La représentation de ce prédicat à l'aide d'une variable temporelle, de type davidsonien, aurait pour conséquence fâcheuse de prédire à tort une lecture existentielle pour l'exemple [3]. Dans une perspective de représentation formelle, une variable temporelle semble pourtant nécessaire pour rendre compte adéquatement des effets quantificationnels observés dans [49a] et [50] (*cf.* Kleiber, 1985) :

[49] a. Pierre *est* souvent *fatigué*.
**Souvent** $_t$ (Pierre est fatigué à *t*)
b. *Pierre *est* souvent *grand*.
***Souvent** $_t$ (Pierre est grand)
[50] Quand Pierre *est triste*, il s'enferme dans sa chambre.
**Gen**$_t$ (Pierre est triste à *t*, Pierre s'enferme dans sa chambre à *t*)

Nous soumettons cette question à la réflexion, en espérant qu'elle pourra conduire à affiner la compréhension du fonctionnement des prédicats épisodiques.

# NOTES

1. Je tiens à remercier chaleureusement W. De Mulder et A. Buchard d'avoir lu mon texte et de m'avoir fait part de leurs remarques. Merci également à L. Melis pour une discussion intéressante sur un aspect de ce travail.

2. D'autres lectures non existentielles, relevées par de Hoop (1992), sont la lecture partitive (i) et la lecture référentielle au sens de Fodor & Sag (1982) (ii), caractérisée par le fait que le locuteur vise un individu bien précis, sans fournir toutefois à l'interlocuteur une description lui permettant d'identifier univoquement ce référent :

(i) (En regardant l'équipe jouant un match) Tiens ! Un basketteur *est petit*. (Galmiche, 1986)

(ii) Un ami de Pierre *est astrophysicien*.

Dans le cas de la lecture existentielle d'un SN indéfini, le référent qui lui correspond ne préexiste pas à la prédication, mais est amené à l'existence par le biais de la prédication. Dans le cas de la lecture partitive ou de la lecture référentielle d'un SN indéfini, en revanche, bien que le référent soit également envisagé comme existant, cette existence du référent n'est pas réalisée par le biais de la prédication, mais par une autre voie : pour le SN indéfini à lecture partitive (i), l'existence du référent résulte de la présupposition d'existence de l'ensemble de partition, alors que dans le cas du SN indéfini à lecture référentielle (ii), le contenu du SN est suffisant pour établir l'existence du référent.

Comme l'ont noté Fodor & Sag (1982 : 361) et de Hoop (1992 : 36) pour la lecture référentielle et Kleiber (2001 : 79) pour la lecture partitive, la paraphrase au moyen de *il y a* ne constitue pas un test adéquat pour isoler les SN indéfinis à lecture existentielle (ex. [1] dans le corps du texte) par rapport aux SN pour lesquels l'existence du référent n'est pas réalisée par le biais du prédicat (i-ii) :

[1'] Il y a un enfant qui *était en train de pleurer.*

(i') Tiens ! Il y a un basketteur qui *est petit.*

(ii') Il y a un ami de Pierre qui *est astrophysicien.*

3. Kratzer (1995) s'écarte sur ce point de Davidson (1969 : 203), ce qui s'explique en partie par le fait que l'argument davidsonien n'a pas dans son modèle la même fonction. Chez Kratzer, l'argument davidsonien sert à préciser les propriétés référentielles des prédicats épisodiques par rapport aux prédicats d'individus. Dans la perspective de Davidson (1969), cet argument sert à établir l'individualité de l'événement. Or, il note que la localisation spatio-temporelle n'est pas un critère conclusif pour établir cette individualité : en invoquant l'exemple d'une boule en métal qui chauffe et subit une rotation en même temps, il affirme qu'il ne suffit pas que deux événements se déroulent au même moment et au même endroit pour qu'ils soient nécessairement identiques. Il retient donc un autre critère : deux événements sont identiques s'ils ont les mêmes causes et les mêmes effets. Pour une discussion sur l'hypothèse davidsonienne, voir Rescher (1967) et Higginbotham *et al.* (2000).

4. La notion d'argument externe a été introduite par Williams (1981). Celui-ci admet que le verbe en tant qu'entité lexicale a une structure argumentale qui se présente comme une liste des arguments que ce verbe peut construire. Parmi ces

arguments, un seul argument au maximum peut avoir le statut d'argument externe, généré en dehors de la projection maximale du prédicat verbal. Tous les autres arguments seront nécessairement internes.

5. Maienborn (2004) distingue pertinemment entre les compléments locatifs ayant pour fonction de tracer un cadre, externes à la proposition et souvent en position initiale, et ceux qui sont intégrés à la proposition :

(i) ***En Italie***, Maradonna s'est marié.
(ii) Maradonna s'est marié ***en Italie***.

La contrainte sur le complément de lieu ne vaut que dans le deuxième cas.

6. Dans l'approche logique de Davidson, les compléments spatio-temporels ou de manière constituent des prédicats de premier ordre se rapportant à l'argument davidsonien.

7. *Cf.* également McNally (1998) et Kleiber (2001).

8. Van de Velde (1996 : 28 *ss*) montre que la distinction entre les deux types de prédicats permet par ailleurs de rendre compte des contraintes particulières auxquelles est soumis un syntagme nominal combinant l'article partitif à un nom de matière.

9. Des exemples de ce type sont déjà relevés par Kleiber (1981 : 166).

10. Dans la typologie établie par Zemach (1979), une entité peut être conçue soit comme continue soit comme bornée dans la dimension spatiale et / ou dans la dimension temporelle, ce qui l'amène à distinguer quatre types d'entités.

Si une entité est **continue** dans une des deux dimensions, elle est considérée comme n'ayant pas de parties dans cette dimension. Par exemple, étant admis que mon ami Pierre est une entité référentielle continue dans la dimension temporelle, il en découle que divers instants temporels disjoints peuvent comprendre cette entité référentielle dans son entièreté et non seulement une partie de cette entité. Même si mon ami Pierre change à travers la dimension temporelle, nous serons confrontés à tel instant ultérieur non pas à une partie de cet individu mais à l'individu en tant que tel ayant changé.

Si en revanche une entité est **bornée** dans une des deux dimensions, diverses localisations dans cette dimension ne peuvent pas contenir cette entité dans son entièreté, mais tout au plus des parties de cette entité. Ainsi, étant admis que mon ami Pierre est une entité référentielle circonscrite dans l'espace, il ne peut pas se trouver dans son entièreté à différents endroits au même instant temporel.

11. Voir aussi D. Hume (1978 : 253) : «We have a distinct idea of an object, that remains invariable and ***uninterrupted thro' a suppos'd variation of time*** ; and this idea we call that of identity or sameness».

12. Rien n'empêche, comme le note Zemach (1979), de découper le monde environnant d'une façon différente. Ainsi, il est courant de dire, depuis Carlson (1978), que le prédicat dans *Un chien est en train d'aboyer* ou *Une chaise a été renversée* se rapporte à une tranche temporelle du chien ou de la chaise, ce qui conduit à introduire, outre la délimitation dans l'espace, une délimitation dans le temps pour l'entité référentielle correspondant à *un chien* ou *une chaise*. Il reste pourtant que dans notre façon d'interagir avec des entités comme celles désignées par *chaise* ou *chien*, nous supposons que ces entités ont une continuité dans la dimension temporelle. Par exemple, quelqu'un qui s'assied sur une chaise ne pense pas prendre le risque de s'asseoir sur une tranche temporelle d'une chaise …

13. Nous nous écartons ici de l'analyse de Zemach (1979), qui considère les entités désignées par des noms de matière comme continues dans la dimension spatiale.

14. On pourrait rétorquer à cette analyse qu'elle ne s'applique pas à des événements itérés, étant donné qu'il est possible de considérer, pour des énoncés à valeur itérative comme *Pierre se lève à 5 heures du matin*, que telle occurrence de l'événement est qualitativement identique à n'importe quelle autre occurrence de cet événement, de sorte que la circonscription dans la dimension temporelle se trouve annulée. Il reste pourtant que, linguistiquement, la situation évoquée est construite à partir de l'événement individuel et n'est pas directement présentée comme une propriété (cf. *Pierre est un lève-tôt*). Par ailleurs, l'interprétation itérative présuppose que l'événement soumis à itération est circonscrit quantitativement dans sa durée temporelle. Il en résulte que la simple adjonction d'un complément délimitant la durée du procès suffit parfois, en présence du temps approprié, à déclencher ou à favoriser très nettement la lecture itérative (*Pierre dort / Pierre dort pendant trois heures seulement*).

15. Il conviendrait d'étudier dans cette perspective non seulement l'aspect lexical mais également l'aspect grammatical dans son interaction avec l'aspect lexical.

16. L'incompatibilité des verbes d'état avec la locution verbale *être en train de* constitue l'indice le plus clair de cette absence de structuration temporelle interne : comme l'observe notamment Franckel (1989), *être en train de* isole une portion quelconque d'un procès entre le début et la fin et suppose ainsi nécessairement une situation verbale caractérisée par une relation d'ordre.

## RÉFÉRENCES

ALLERTON D.J. & CRUTTENDEN A., 1979, « Three reasons for accenting a definite subject », *Journal of Linguistics,* 15, p. 49-53.

BOLINGER D., 1977, *Form and Meaning*, London, Longman.

BUCHARD A., « Les phrases à première position actancielle vide contiennent-elles toujours un verbe inaccusatif ? », Manuscrit non publié.

CARLSON G.N., 1978, *Reference to Kinds in English,* Bloomington, Indiana University Club.

CARLSON G.N., 1982, « Generic terms and generic sentences », *Journal of Philosophical Logic*, 11, p. 145-181.

CHIERCHIA G., 1995, « Individual-level predicates as inherent generics », in CARLSON G. *et al.* (eds), *The Generic Book*, Chicago, University of Chicago Press.

DANON-BOILEAU L., 1989, « La détermination du sujet », *Langages*, 94, p. 39-72.

DAVIDSON D., 1969, « The individuation of events », in RESCHER N. (ed.), *Essays in Honour of C. Hempel*, Dordrecht, Reidel, p. 216-234.

DIESING M., 1992, *Indefinites*, Cambridge, Mass., MIT Press.

DOBROVIE-SORIN C., 1997, « Classes de prédicats, distribution des indéfinis et la distinction thétique-catégorique », *Le Gré des langues*, 20, p. 58-97.

DOBROVIE-SORIN C., 1998, « Types of predicates and the representation of existential readings », *Proceedings of SALT 1997*, Cornell University Press.

DOWTY D.R., 1979, *Word Meaning and Montague Grammar : The Semantics of Verbs and Times*, Dordrecht, Reidel.

FERNALD TH. B., 2000, *Predicates and Temporal Arguments*, New York, Oxford, Oxford University Press.

FIRBAS J., 1966, « Non-thematic subjects in contemporary English », *Travaux de linguistique de Prague*, 2, p. 239-256.

FLAUX N. & VAN DE VELDE D., 2000, *Les Noms en français : esquisse de classement*, Paris, Ophrys.

FODOR J. & SAG I., 1982, « Referential and quantificational indefinites », *Linguistics and Philosophy*, 5, p. 355-398.

FRANCKEL J.-J., 1989, *Etude de quelques marqueurs aspectuels*, Genève, Droz.

GALMICHE M., 1986, « Référence indéfinie, événements, propriétés et pertinence », in DAVID J. & KLEIBER G. (éds), *Déterminants : syntaxe et sémantique*, Paris, Klincksieck, p. 41-69.

GRIMSHAW J., 1990, *Argument Structure*, Cambridge, Mass., MIT Press.

HEIM I., 1982, *The Semantics of Definite and Indefinite Noun Phrases*, Ph. D. Thesis, University of Massachusetts, Amherst.

HIGGINBOTHAM J. *et al*. (eds), 2000, *Speaking of Events*, New York, Oxford, Oxford University Press.

HOEKSTRA T. & MULDER R., 1990, « Unergatives as copular verbs », *The Linguistic Review*, 7, p. 1-79.

DE HOOP H., 1992, *Case Configuration and NP Interpretation*, Ph.D. University of Groningen.

HUME D., 1978, *A Treatise of Human Nature*, éd. par L. A. Selby-Bigge *et al.*, 2e édition, Oxford, Oxford U.P.

JÄGER G., 2001, « Topic-comment structure and the contrast between stage level and individual level predicates », *Journal of Semantics*, 18, p. 83-126.

JONES W., 1996, *Foundations of French Syntax*, Oxford, Oxford University Press.

KAMP J.A.W., 1981, « A theory of truth and semantic representations », in GROENENDIJK J.A.G. *et al.* (eds), *Formal Methods in the Study of Language*, Amsterdam, Mathematical Center, p. 267-322.

KLEIBER G., 1981, *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck.

KLEIBER G., 1985, « La généricité autrement : le traitement ontologique de Carlson », *Travaux de linguistique et de littérature*, XIII, p. 307-331.

KLEIBER G., 2001, « Indéfinis : lecture existentielle et lecture partitive », in KLEIBER G. *et al.* (éds), *Typologie des groupes nominaux*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 47-93.

KRATZER A., 1995, « Stage-level and individual-level predicates », in CARLSON G. N. *et al*. (eds), *The Generic Book*, Chicago, University of Chicago Press, p. 125-175.

KURODA S.-Y., 1973, « Le jugement catégorique et le jugement thétique : exemples tirés de la syntaxe japonaise », *Langages*, 30, p. 81-110.

LADUSAW W., 1994, « Thetic and categorical, stage and individual, weak and strong », in HARVEY M. & SANTELMANN L. (eds), *Proceedings of SALT*, 4, p. 220-229.

LAKOFF G., 1987, *Women, Fire, and Dangerous Things : What Categories Reveal about the Mind*, Chicago, London, University of Chicago Press.

LANGACKER R., 1999, *Grammar and Conceptualization*, Berlin, Mouton De Gruyter.

LEMMON E.J., 1967, « Comments on D. Davidson's 'The logical form of action sentences' », in RESCHER N. (ed.), *The Logic of Decision and Action*, Pittsburg, U.P., p. 96-103.

LEVIN B. & RAPPAPORT H., 1995, *Unaccusativity : At the Syntax-Lexical Semantics Interface*, Cambridge, Mass., MIT Press.

LEWIS D., 1975, « Adverbs of quantification », in KEENAN E. (ed.), *Formal Semantics of Natural Language*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 3-15.

LYONS J., 1967, « A note on possessive, existential and locative sentences », *Foundations of Language,* 3, p. 390-396.

MAIENBORN C., 2004, « A pragmatic explanation of the stage level / individual level contrast in combination with locatives », in AGBAYANI B., SAMIIAN V. & TUCKER B. (eds), *Proceedings of the Western Conference on Linguistics (WECOL)*, 15, Fresno, CSU, p. 158-170.

MARTY A., 1918, *Gesammelte Schriften*, vol. II, Halle, Max Niemeyer.

MCNALLY L., 1998, « Stativity and theticity », in ROTHSTEIN S. (ed.), *Events and Grammar*, Dordrecht, Kluwer, p. 293-307.

MILSARK G. L., 1974, *Existential Sentences in English*, MIT, Ph. D. Diss.

PERLMUTTER D.M. et POSTAL P.M., 1984, « The 1-advancement exclusiveness law », in PERLMUTTER D.M. et ROSEN C.G., *Studies in Relational Grammar*, 2, Chicago, University of Chicago Press, p. 81-125.

RESCHER N. Ed., 1967, *The Logic of Decision and Action*, Pittsburg, U.P.

SASSE H.J., 1987, « The thetic-categorical distinction revisited », *Linguistics*, 25, p. 511-580.

TASMOWSKI L., 1998, « L'introduction des référents dans le discours », in FORSGREN M. *et al.* (éds), *Prédication, assertion, information. Actes du colloque d'Uppsala (6-9 juin 1996)*, Uppsala, Uppsala University Press, p. 551-559.

TENNY C.T., 1994, *Aspectual Roles and the Syntax-Semantics Interface*, Dordrecht, Kluwer.

THEISSEN A., 1997, « Quand le partitif peut-il être sujet ? », *Verbum*, XIX(3), p. 339-354.

VAN DE VELDE D., 1996, *Le Spectre nominal*, Louvain, Peeters.

WILLIAMS E., 1981, « Argument structure and morphology », *Linguistic Review*, 1, p. 81-114.

ZEMACH E., 1979, « Four ontologies », in PELLETIER F.J. (ed.), *Mass Terms : Some Philosophical Problems*, Dordrecht, Reidel, p. 63-80.